

## **Six mois en Espagne ou six mois d'incertitude**

**Par Henri Buttin**

Début Novembre 1942, j'étais en France pour présenter devant la Faculté de Droit de Lyon mes derniers examens de Doctorat. Je devais rentrer au Maroc, dans ma famille, à la fin du mois. Le Dimanche 8, j'apprends par un camarade, vers 9h00 du matin, que les Alliés ont débarqué dans la nuit en Afrique du Nord, la nouvelle fut de suite publiée en France. Je m'attendais à cet évènement, mais j'avais espéré qu'il ne se produirait pas avant 1943. Ce débarquement annule tous mes projets.

Néanmoins nous l'apprenons avec enthousiasme. La France entière eut ce jour-là une lueur d'espoir ; menacée par les canons de l'occupant elle ne put manifester, mais la joie se lisait dans les regards. L'Afrique du Nord allait pouvoir reprendre le combat, la France reprendre une place importante au sein des Alliés ! Que les Américains débarquent vivement sur les côtes françaises ...

En attendant que vais-je devenir ? Je n'hésite pas et décide de chercher à regagner l'Afrique du Nord. Sans cet examen j'aurais été au Maroc, j'y aurais été mobilisé et ma place est là-bas dans l'armée. Je dois rejoindre. Toutefois je ne puis partir de suite. Tout d'abord mon examen doit avoir lieu le lendemain le 9. Il serait stupide de ne pas m'y présenter, l'ayant préparé plusieurs mois et étant venu en France pour le passer.

Le 9, je me présente donc à la Faculté de Droit pour l'écrit. L'oral aura lieu vers le 14. Mais le 9 au soir nous apprenons que les Allemands ont décidé d'envahir la zone non occupée de la France. Peut-être pourrais-je encore avoir une chance de m'échapper sur un navire avant l'arrivée de l'envahisseur. Sans plus penser à l'examen, dans la nuit du 9 au 10, je file sur Marseille. Le 10 aucun départ n'a lieu ; les Allemands avaient bien préparé leur coup. Déçu je rentre dans la nuit du 10 au 11. De retour à Lyon je passe l'oral de mon examen. Muni de mon diplôme, je n'ai plus rien à faire en France.

### **Préparatifs**

Mais comment s'échapper ? Les Allemands occupent tout le pays, leur police est active, leurs patrouilles surveillent toutes les frontières. La seule solution possible est de traverser l'Espagne. Comment arriver en Espagne ? Les préparatifs de cette évasion vont m'occuper près de deux mois. Je dois d'abord aller voir en Savoie un de mes oncles (*Oncle Louis Buttin, un frère de son père, à Rumilly*) pour prendre de l'argent. Puis je me mets à la recherche d'une filière, c'est-à-dire d'une organisation secrète se chargeant d'accompagner les évadés et de faciliter leur départ. Mais la caractéristique principale de ces organisations est le secret... d'où la difficulté de rentrer en contact avec les têtes de filière. Au demeurant ces sociétés doivent se méfier des dénonciations, elles ne reçoivent que sur présentation de sérieuses garanties. A Lyon et à Grenoble cependant j'obtiens quelques adresses.

Vers le 20 Novembre je pars pour le Sud de la France. Je dois me déplacer fréquemment et je fais des milliers de kilomètres en chemin de fer à la recherche de renseignements sérieux. Au 10 Décembre, je suis enfin en relation avec une filière qui m'inspire confiance et je me dirige vers la frontière.

(Le récit de l'évasion est raconté dans un autre texte publié bien après la guerre pour des raisons de sécurité. Vous le trouverez sur ce site)

## Premiers contacts avec l'Espagne

### L'Arrestation

Quelques heures de marche dans ce pays que nous espérons hospitalier. En réalité nous ne savions rien de l'Espagne. Pour partir de France il fallait passer par là, mais nous ignorions tout de l'accueil qui nous serait réservé. Nous étions cependant tellement décidés à rejoindre l'Afrique du Nord que malgré cette inconnue nous étions passés. Vers 13 heures, nous arrivons à l'entrée du premier village espagnol. Des carabiniers, tout souriants, nous attendent au bord de la route. Nous attendent, car depuis le 11 Novembre des centaines de Français passent tous les jours. Les gardes-frontière sont habitués...

La première question du carabinier est : « Canadiens ? » ... En effet les Français qui s'évadaient à cette époque, pour éviter d'être refoulés sur la France par les autorités espagnoles, se déclaraient en général être de nationalité canadienne. Arrivant avec une Américaine, je me déclarais citoyen américain, sous le nom d'emprunt de Powell... et je resterai, pour les Espagnols, pendant six mois, l'américain Powell, né à Chicago...

An village, premier interrogatoire, sommaire, de la police espagnole. Nous sommes prisonniers. Mais la prison du village n'a pas été conçue pour une pareille invasion ; elle est déjà pleine de Français. Aussi nous sommes internés dans une auberge... où l'aubergiste nous exploite honteusement. Nous ne restons pas longtemps dans cette situation. Le 23 Décembre vers 17 heures, une voiture de la police, avec escorte de carabiniers nous conduit à Pampelune, capitale de la Navarre.

Nous passons quelques heures au commissariat de police pour subir un nouvel interrogatoire. D'autres étrangers sont déjà là. Nous rencontrons notamment un officier américain — véritable Américain celui-là — abattu quelques jours auparavant sur la France alors qu'il pilotait une forteresse volante. Bien que ne parlant ni le français, ni l'espagnol, il avait réussi, en une semaine à s'échapper des Allemands, car il avait été fait prisonnier, à traverser la France et la frontière. Les formalités de police terminées, nous sommes tous conduit le 24, vers 3 h. du matin à la prison de Pampelune.

### La prison provinciale de Pampelune

Nous passons successivement plusieurs portes gardées par l'armée et la police et nous, nous trouvons au centre des bâtiments. Les femmes sont dirigées vers des locaux spéciaux. Les hommes ont encore deux portes à traverser pour arriver dans la galerie principale sur laquelle donnent les cellules. Cette entrée de nuit, avec un éclairage assez faible est impressionnante. Mais nous n'avons pas le temps d'y réfléchir.

Nous sommes soumis à de nouveaux interrogatoires et à une fouille assez sévère. Les gardiens nous retirent tout objet métallique et deux livres que j'avais amenés de France. Ces formalités terminées, par groupe de six, nous sommes répartis dans des cellules. Etendus sur des couvertures, nous nous endormons.

### Position

En plusieurs jours nous avons traversé rapidement de nombreuses étapes. C'était la France, les patrouilles allemandes qu'il fallait fuir, la montagne dont il fallait se méfier, puis l'arrivée en Espagne tant désirée. Il y a eu des émotions, pas mal de fatigue, l'étonnement au premier contact avec des étrangers... et avec la police. Bref, nous n'avons pas eu le temps de réfléchir, notre esprit étant préoccupé par le mouvement et la nouveauté.

Le 24 Décembre au matin, je me réveille pour la première fois de ma vie dans une cellule de prison. Réveil assez pénible pour une veille de Noël. J'aurai tout le temps de réfléchir sur ma situation. Elle est d'ailleurs très claire. Pour tenter de gagner l'Afrique du Nord, nous avons passé clandestinement la frontière franco-espagnole. Arrêtés par les autorités espagnoles, nous sommes internés comme évadés politiques, à priori dangereux. Le Gouvernement Espagnol est favorable à l'Axe ; pour lui les hommes qui fuient les nazis sont des « rouges ».

Mais nous sommes internés sur décision administrative, sans jugement. Nous n'avons pas à purger un nombre déterminé de mois de prison pour une faute donnée ; nous sommes « rouges » et internés comme tels. Pour combien de temps, personne ne le sait. Nous resterons dans cet état d'incertitude pendant tout notre séjour en Espagne, et ce sera certainement l'aspect le plus pénible de cette captivité.

### Le cadre

Je passerai six mois dans cette même incertitude morale mais en vivant successivement dans trois cadres différents.

#### Le premier mois en cellule

C'est un cube blanchi à la chaux d'environ 2m50 de large sur 4m de long et 4m de haut avec une porte solidement verrouillée, avec au milieu un petit guichet et une petite fenêtre placée à plus de trois mètres du sol et munie de barreaux massifs. Comme mobilier, nous avons une sorte de lit en bois pour une personne, une petite table, un tabouret, un seau à eau et, dans un angle de la pièce, les latrines. Il y a l'électricité, mais ni chauffage, ni eau courante.

L'emploi du temps est assez strict. Les sonneries sont données au clairon. Réveil à 6h30, les portes de la cellule s'ouvrent et les gardiens passent pour un appel ; 7h30 premier repas ; 9h inspection de la cellule par le gardien ; 10h promenade au « patio » ; 12h deuxième repas ; 15h seconde inspection, puis nouvelle promenade au « patio » ; 17h troisième repas ; 21h appel ; 21h30 extinction des lumières.

Certaines scènes de cet emploi, du temps valent d'être décrites.

Pour les inspections les gardiens exigent un aménagement donné de la cellule et de la propreté ; nous devons nous plier à ces règles. Mais les gardiens en profitent pour nous infliger de nombreuses vexations. Le sol doit être astiqué et briller au moment de l'inspection ; pour cela il faut l'humecter et le frotter. Mais s'il est trop humide, nous sommes privés de promenade... s'il ne l'est pas assez, nous le sommes aussi. Nous devenons rapidement maîtres dans l'art de présenter une cellule à l'inspection. A cette occasion les gardiens exigent une présentation au garde à vous, même les déplacements dans la prison doivent se faire au pas cadencé. Nous sommes obligés de saluer à la fasciste pour écouter l'hymne espagnol...

L'inspection du matin se double d'une scène très « couleur locale ». Un gardien et deux prisonniers, servant de domestiques au gardien, entrent dans la cellule, un prisonnier avec une échelle, l'autre avec une barre de fer. Le premier applique l'échelle contre le mur sous la fenêtre ; le second monte à l'échelle et avec sa barre « bat les fers » de la fenêtre ; au son alors émis, le gardien peut s'assurer de ce que pendant la nuit nous n'avons pas scié les barreaux.

Nous avons trois repas par jour. Au premier une assiette d'eau chaude avec de l'huile ; au second une assiette des pommes de terre et de fèves ; au troisième une assiette de pommes de terre et 250gr de pain. Pour toute viande nous devons nous contenter de nombreux charançons de l'assiette de fèves. L'ensemble était plutôt maigre et nous nous précipitions avec les quelques pesetas que nous avions sur les harengs secs et les oranges que nous vendait la prison... à prix fort.

La « promenade » consiste à passer quelques heures dans le « patio », une cour minuscule où nous sommes rassemblés plus de 150 à la fois. Au mois de Janvier il y fait très froid, d'autant plus que la cour est orientée de telle sorte que, bien qu'à ciel ouvert, on ne peut jamais y voir le soleil. Nous devons marcher pour nous réchauffer, c'est-à-dire tourner en rond... et nous devons tourner tous à la fois ; la cour est si petite qu'il suffit qu'une dizaine de prisonniers s'arrêtent pour arrêter tous les autres.

En dehors de ces promenades, nous passons tout notre temps, accroupis dans la cellule.

Un des gros problèmes consiste à se coucher le soir. Nous sommes six dans une cellule conçue pour une personne. Impossible d'utiliser le lit à une place. Nous devons coucher par terre sur les paillasses. Mais nous n'en avons que trois pour six. Après plusieurs essais nous découvrons une formule qui permet à chacun d'avoir sa part de paille.

Un autre problème est celui de l'hygiène. Nous avons droit dans la cellule pour les six prisonniers, à deux seaux d'eau par jour, sur lesquels nous devons prélever l'eau pour la boisson, pour le nettoyage de la cellule, pour la toilette et pour les latrines. En fait nous avons la valeur d'un quart d'eau pour nous laver. Nous avons, en un mois, la possibilité de prendre une douche chaude.

Enfin on ne saurait décrire le cadre de la prison de Pampelune sans parler de la cérémonie du Dimanche matin : la messe. Le Gouvernement Espagnol se dit catholique ; dans ses prisons l'assistance à la messe est obligatoire, et nous sommes tous rassemblés dans les galeries intérieures de la prison pour suivre cette cérémonie. La messe elle-même est plutôt une vaste mise en scène qu'un sacrifice religieux. Mise en scène d'ailleurs impressionnante. Ce serait un thème magnifique pour un film de cinéma. A 7h, le Dimanche, en Janvier, il fait nuit ; les galeries sont sombres, seul l'autel au centre est bien éclairé. Derrière l'autel, la clique de la prison. La sonnette est remplacée par un clairon ; la musique religieuse par une fanfare qui joue l'hymne national espagnol pendant la consécration et pendant la communion. Un prêtre officie, un second prêche depuis les prières au bas de l'autel jusqu'au dernier évangile, ne s'interrompant que pour céder place à la fanfare. Il parle en espagnol, s'adressant à des Espagnols.

La messe terminée, la fanfare prend la place du prêtre et joue pendant une demi-heure des airs de musique de cirque à titre de distraction pour les prisonniers. L'ensemble est organisé par la direction de la prison. La messe, la fanfare, quelques discours en espagnol pour vanter les mérites de Franco sauveur de la Patrie, tout cela fait partie de la propagande officielle du gouvernement.

### Les Hommes

Dans ce cadre que trouve-t-on ?

Quelques centaines de prisonniers politiques espagnols tous condamnés à 30 ans ou à perpétuité. Des « rouges » eux aussi ! Nous pouvons avoir quelques contacts avec eux. Certains ont dû être de sérieux « dynamiteras ». La majorité semble être de braves gens que leurs convictions politiques ont écarté du régime de Franco. Il y a plusieurs professeurs de faculté, des avocats, des docteurs, des officiers, des ouvriers. Dans l'ensemble ils ont un moral excellent, souvent supérieur au moral des prisonniers français. Ils ont tous une confiance inébranlable dans leurs convictions politiques et attendent sans impatience et avec sûreté le rétablissement du régime républicain. Ils s'intéressent beaucoup à la Russie sur laquelle ils fondent de grands espoirs. A cette époque, la victoire de Stalingrad a un grand retentissement dans la prison.

Fin Décembre il y a 150 étrangers, fin Janvier nous sommes 1500. La majorité est de nationalité française, mais d'origine très diverse. Beaucoup de juifs fuyant les persécutions nazies, beaucoup de jeunes Français fuyant la relève, des officiers, des fonctionnaires, des industriels, des étudiants, des docteurs. Une masse d'hommes ayant tout abandonné en France, les uns pour mettre à l'abri leur vie en danger sous l'occupation nazie, les autres dans un élan patriotique pour rejoindre les armées françaises et alliées et reprendre la lutte.

Enfin troisième catégorie d'hommes vivant à la prison, les gardiens. De petites brutes inintelligentes et ignares qui s'enorgueillissent de leur pouvoir et se plaisent à infliger à des hommes qui leurs sont supérieurs, toutes sortes de vexations.

### La vie

Dans ce cadre quelle vie peuvent mener ces hommes ?

Une vie très déprimante. En dépit d'un emploi du temps varié, les journées se passent dans l'oisiveté la plus absolue : pratiquement aucune activité physique ni intellectuelle. Et cependant des soucis. De nombreuses préoccupations dues à la situation d'exilés, sans nouvelles de tous ceux laissés de l'autre côté de la frontière. Surtout cette incertitude écrasante quant à la situation de chacun. Certes le moral tient, fondé sur l'espoir d'arriver en Afrique du Nord, sur l'élan d'enthousiasme qui nous a fait partir. Mais il y a des moments durs.

Ne pouvant rien espérer des Espagnols nous mettons toute notre confiance dans les Consuls, Américains et Anglais, qui veulent bien se préoccuper de notre sort. Ils viennent de temps à autre à la prison, visiter les prisonniers. Mais ils ne peuvent pas nous donner d'assurance. Le premier Consul Américain que je vois me

répond même « I am sorry, I can't do anything for you » ... L'Ambassade envoie heureusement, peu de jours après, un attaché qui nous rassure, il s'occupe de nous. Mais sortira-t-on de prison et quand ?

Chaque visite consulaire remonte le moral qui, entre deux visites, varie constamment d'après le dernier faux bruit lancé par la rumeur publique au cours de la promenade ! Cet état d'incertitude est aggravé par le fait que nous sommes au secret. Nous ne pouvons pas communiquer avec l'extérieur de la prison, ni recevoir de courrier. Notre seule attache avec un monde humain est le Consul. Un mois passe ainsi, avec des alternatives de « hauts » et de « bas », chacun résistant plus ou moins suivant sa force morale personnelle !

Un beau jour, sans savoir pourquoi nous assistons au départ de quelques camarades. Ils quittent la prison, mais pour quelle destination ? Nous ne sommes pas rassurés. Le 23 Janvier au soir je suis changé de cellule, et enfermé avec de nouveaux compagnons. Nous comprenons que nous allons partir, mais pour où ? Le 24 Janvier au matin, après plusieurs formalités de police, les gardiens nous restituent les objets métalliques et livres confisqués à l'entrée et, sous escorte, nous passons en sens inverse les multiples portes que nous avions franchies un mois plus tôt.

Dehors un car nous attend. Après deux heures de route, sous escorte, nous arrivons à notre nouvelle destination : Lecumberri.

### **En Résidence surveillée à Lecumberri**

Lecumberri, petit village de Navarre à mi-chemin entre Pampelune et Saint-Sébastien, est une station estivale espagnole. Fin Janvier les hôtels sont vides, ils ont été loués par l'Ambassade des Etats Unis, et nous allons y faire un séjour en résidence surveillée.

#### **Nouvelle position**

Le petit voyage en car a été pour nous une joie. Nous avons chanté. Revoir le soleil, de la verdure, la vie, après un mois de cellule . . . Mais au fond nous sommes toujours prisonniers cette nouvelle situation ne répond pas à nos désirs, la même incertitude demeure. Nous ne sommes plus des « taulards », mais nous sommes toujours captifs ! Combien de temps cela durera-t-il ? Arriverons-nous en Afrique ? Mais, pour le moment, nous avons à vivre à Lecumberri.

#### **Le cadre**

Nous nous retrouvons 150 prisonniers de Pampelune réunis à l'Hôtel Ayestaran. Du point de vue matériel la vie est très confortable. L'hôtel est assez moderne ! J'ai la chance d'avoir une chambre seul avec eau courante, bon lit, etc. Le service est assez soigné. C'est la vie de vacances ! Un seul ennui, pas de chauffage, mais l'hiver n'est pas trop rigoureux.

Le matin réveil à 7h, petit déjeuner à 8h, déjeuner à 12h, dîner à 19h, extinction des lumières à 22h. Le reste du temps nous sommes libres . . . d'évoluer dans l'hôtel et son jardin. La cuisine est espagnole, bien préparée et abondante ; le même menu tous les jours certes, mais après les « restrictions » de la prison, c'est magnifique. Nous avons même des rations alimentaires, en pain notamment, bien supérieures à celles de la population civile. La surveillance est assurée par des carabiniers autour de l'hôtel et du jardin. Un commissaire de police est responsable de nous ; il fait ses appels en vérifiant que chaque chaise soit bien occupée à l'heure des repas.

#### **Les Hommes**

Les 150 prisonniers sont ceux que j'ai connus en prison. Ils n'ont pas changé. Cependant le cadre ayant changé, chacun s'efforce de reprendre une tenue plus distinguée,

Les gardiens eux ont changé. Nous n'avons plus à faire aux abrutis tout puissants de la prison, mais à des gendarmes. Ils ne sont certainement pas plus intelligents, et au moins aussi ignares que les premiers, mais ils sont plus sociables car leur rôle est différent.

Ce ne sont plus des maîtres omnipotents, mais simplement des sentinelles chargées de surveiller un secteur déterminé. En fait, à l'intérieur du secteur surveillé nous sommes assez libres. Il y eut bien quelques accrochages assez violents entre prisonniers et gardiens, mais ce fut rare. Le commissaire de police, un peu moins ignorant, était adorable ; on pouvait causer avec lui. A l'occasion d'un dîner où nous l'avions invité nous pouvons même chanter avec lui.

### La vie

Dans une certaine mesure celle que mènent de braves gens, fatigués d'une année de travail, qui vont passer quelques semaines de vacances à la campagne. Mais ce n'est là qu'une apparence trompeuse. En réalité nous sommes prisonniers ! Comme à Pampelune, notre vie est dominée par l'oisiveté, une oisiveté vraiment pesante à la longue.

Pour réagir, des camarades organisent des leçons de culture physique, des jeux au grand air ; accompagnés de gardes, nous pouvons faire quelques promenades dans les environs. On organise surtout des bridges ; nous bridgeons à longueur de journées. Quelques volontaires s'offrent pour donner des leçons d'Anglais, d'autres pour donner des leçons d'Espagnol, l'un de nous organise même des conférences et réussit à avoir une causerie tous les matins à laquelle tous les prisonniers sont conviés.

Par petits groupes, dans nos chambres, nous avons aussi de nombreuses discussions, des causeries, des goûters, des bridges. Une de nos occupations favorites est de suivre sur une carte murale dressée par des prisonniers, la bataille de Tunisie. Personnellement, je passe de nombreuses heures à apprendre l'Espagnol. Mais nous manquons terriblement de lecture. La presse espagnole nous donne les nouvelles ; comme toutes les presses des régimes de dictature, elle ne contient aucun article de fond. Au demeurant, peu peuvent lire l'espagnol. Nous nous arrachons une douzaine de livres français.

Un travail collectif occupe un assez grand nombre de prisonniers, la préparation d'une revue. La représentation, assez grivoise, divertit l'hôtel pour une soirée. Dans le public, il y a même quelques jeunes Espagnoles invitées par la propriétaire de l'hôtel. Heureusement elles ne comprennent pas un mot de Français. Mais tout cela ne constitua que des palliatifs. En fait nous n'avons rien à faire.

Par ailleurs, nous vivons en vase clos, constamment les uns sur les autres. Rapidement, par affinité, par classes sociales, de petits groupes se forment. Entre eux, régissent une certaine animosité, des jalousies. Nous ne sommes plus au secret, nous pouvons correspondre avec l'Espagne et l'Etranger. Nous avons cependant peu de nouvelles.

Dans l'ensemble, malgré les conditions matérielles bien supérieures, le moral n'est guère meilleur qu'à Pampelune. La même incertitude pèse surtout sur nous ; nous avons l'impression d'être abandonnés. Notre grand espoir réside dans les Consuls.

« Le Consul », « vl'a le Consul ! » est le grand cri de ralliement tous les huit ou dix jours ; une bande d'énergumènes abandonne ses occupations pour se ruer vers la porte et voir la voiture munie du « C ». C'est en général un Consul américain ou anglais. Chargé des prisonniers, un honnête fonctionnaire accomplit périodiquement une tournée dans différents hôtels. Ce doit être pour lui une pénible corvée.

Chaque prisonnier, persuadé que son cas offre un intérêt particulier, veut voir le Consul, lui parler. Ce dernier, dans la plupart des cas, ne peut rien faire d'autre que prodiguer de bonnes paroles, ou distribuer des cigarettes. « Ceux qui ont vu le Consul » reviennent cependant heureux, pour un moment. Le Consul ne peut recevoir que peu de prisonniers chaque fois. « Ceux qui n'ont pas vu le Consul » se précipitent sur les favorisés du jour pour avoir des nouvelles. Ces derniers, forts de leur supériorité, donnent, avec beaucoup de mots couverts, de sous-entendus, de mystères, les tuyaux qu'ils ont appris ; ils ne peuvent pas tout dévoiler au commun des mortels . . . Et chacun apporte sa version des paroles du Consul. Il faut bien s'occuper.

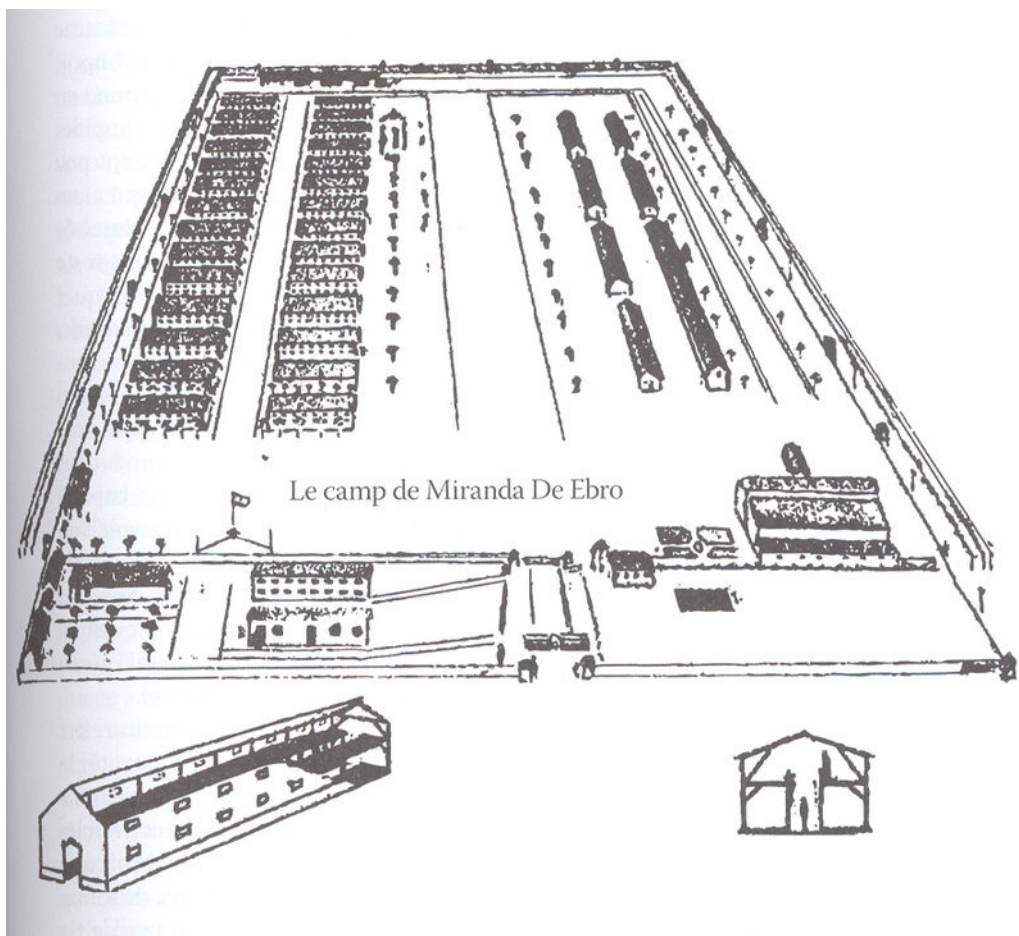
Le seul résultat pratique de ces visites est de simplifier la tâche des gardiens espagnols. Nous pourrions facilement nous évader de l'hôtel, mais périodiquement on nous laisse espérer un départ prochain. Personne ne tente de s'échapper.

La seule personne qui comprend vraiment notre situation est l'Evêque de Pampelune. Nous sommes abandonnés, il a la paternelle attention de nous envoyer début avril un aumônier pour prêcher quelques jours

de retraite. Ce prêtre parle couramment le français, et connaît nos besoins car il a vécu sept années d'exil en France. Ce fut la seule fois où j'eus des contacts intéressants avec le clergé espagnol.

Subitement, le 16 Avril, au début de l'après-midi, un camarade vient m'avertir que j'ai à me tenir prêt à partir l'heure suivante. Un départ ? Mais pour où ? Que nous réserve encore la fantaisie d'un Gouverneur de Province Espagnol ? Dehors des camions militaires et une escorte spéciale nous attendent. Nous sommes conduits, une soixantaine de camarades et moi, à une gare d'une ville voisine, sans aucune explication. Après deux heures de chemin de fer, on nous donne l'ordre de descendre. Il fait nuit, mais nous constatons rapidement que nous sommes en gare de Miranda de Ebro Nous comprenons de suite ce qui nous attend.

### Le camp de Miranda de Ebro



Le plan du camp

### L'arrivée

11h du soir, il pleut et fait froid. Une grappe humaine mal habillée, avec un léger barda, sort de la gare de Miranda en troupeau, fortement escortée de carabiniers. Il y a à peine un kilomètre à faire et nous apercevons bientôt un grand terrain enclos de murs et de barbelés, éclairé par de nombreux projecteurs : le camp 1.

« Todo por la Patria » surmonte la porte principale. Nous entrons et stationnons devant une baraque. A l'intérieur un nouvel interrogatoire d'identité, une nouvelle fouille ; nous y passons l'un après l'autre.

Vers deux heures du matin nous traversons une seconde porte et nous nous trouvons alors dans le camp proprement dit. Nous touchons chacun deux couvertures, une toile de paille, une assiette métallique, une cuillère. Un hangar vide et sale nous est assigné comme logement. Malgré l'heure avancée, la cuisine du camp nous sert une soupe de pommes de terre chaude que nous apprécions, n'ayant pas diné. Puis nous gagnons notre hangar et nous nous endormons pour notre première nuit.

La porte d'entrée du camp



### Une nouvelle situation

Le départ de Lecumberri a été soudain et brusque. Toute l'après midi du 16 nous avons été en déplacement, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps. Dans la soirée nous avons vu pour la première fois ce fameux camp dont on avait tant entendu parler. Notre esprit fut trop distrait pendant tout ce temps pour que nous ayons pu réaliser notre situation : la curiosité l'emportait sur tout autre sentiment.

Le 17 au matin au contraire nous avons tout notre temps. En un premier clin d'œil nous pouvons mesurer l'étendue de l'épouvantable saleté dans laquelle vivent les prisonniers. De tous côtés le regard conduit à un mur, à des barbelés, à des sentinelles en armes. Nous étions en camp de concentration, et pour la plupart d'entre nous, c'est la première fois.

Ces deux éléments, saleté repoussante et prise de conscience du camp de concentration me frappent vivement. Depuis mon départ de France j'ai vécu plusieurs expériences pénibles. La journée du 17 est cependant une journée de cafard noir.

Nous sommes maintenant prisonniers de façon plus tangible qu'à Lecumberri. Il n'y a plus cette fiction apparente de la vie d'hôtel. Non, c'est le camp de concentration. Un camp où des hommes sont enfermés depuis plus de quatre ans. Ne sortirons-nous jamais d'Espagne ? Tous les espoirs que nous avons conçus à Lecumberri s'évanouissent.

Vue générale du camp



## Nouvelle épreuve.

Le 17 au soir je m'endors après avoir erré lamentablement toute la journée dans ce camp sans chercher à m'installer. J'ai réalisé que je suis dans le camp, mais j'en reste abruti. Le 18, le moral est bien meilleur. Je suis dans un camp, d'accord ; j'en serai libéré ou non, question d'avenir. Ce qu'il faut d'abord c'est vivre l'instant présent, c'est à dire s'adapter à la vie du camp.

## Le Cadre

Le camp est un terrain rectangulaire de trois cents mètres environ de côté, terrain bordé d'un mur surmonté de barbelés et doublé d'un réseau d'autres barbelés. Le long du mur, tous les trente mètres une guérite et une sentinelle en armes ; de nuit les murs sont éclairés par des projecteurs.

Hors du camp on aperçoit la ville de Miranda, deux voies de chemin de fer et d'immenses terrains incultes ; au loin des montagnes. A l'extérieur aussi, tout près du camp, une immense tâche blanche sur le sol ; il s'agit d'une ancienne fosse qui contient les cadavres de quelques milliers d'espagnols fusillés dans notre camp lors de la guerre civile.

A l'intérieur de l'enceinte une trentaine de baraques abritent prisonniers et services.



Ces baraques sont de construction légère : armature en bois, murs en briques, toit de tuiles. Les espagnols les désignaient par le mot baraque suivi d'un chiffre ; mais un général vint un jour de Madrid passer une inspection et il donna des instructions pour améliorer les conditions de vie des prisonniers ; depuis ce jour l'inscription baraque a été remplacée par une pancarte portant l'appellation « pavillon » ... ce fut le seul changement.

Les prisonniers sont répartis à l'intérieur de ces baraques sur deux étages séparés par un plancher de bois ; chaque étage fait à peine 1,90 de haut. Le sol est en terre battue. A chaque étage au moyen de toile, de vieilles planches arrachées à des caisses, nous constituons de petites cases où nous vivons à quatre sur un espace de 2m sur 2 m. Avec les mêmes moyens de fortune nous fabriquons lits, hamacs, tables, tabourets etc. L'ameublement est complété par un poêle fabriqué dans un vieux bidon, le tuyau étant constitué de boîtes de lait dont on a enlevé les fonds.

Mais je suis incapable de peindre véritablement l'aspect de ces installations. Il faut pour en avoir une idée visiter quelque bidon-ville aux alentours d'une grande ville moderne. En dehors des baraques, les prisonniers peuvent circuler librement à l'intérieur du camp pendant la journée, et sauf mauvais temps, nous pouvons au moins vivre au grand air en flânant sur un terre-plein baptisé pompeusement « promenade des Anglais ».

L'emploi du temps est assez libre. On nous impose un rassemblement à 8h30 le matin avec salut aux couleurs espagnoles, un autre vers 6h le soir avec la même cérémonie. Le soir à 10h nous devons être rentrés dans les baraques. En dehors de ces règles nous sommes libres, si l'on peut employer ce mot pour des prisonniers.

La surveillance à l'intérieur du camp est simplement assurée par quelques patrouilles et des rondes de sous-officiers. Les appels sont faits lors des rassemblements pour le salut aux couleurs.

Mais si ces mesures intérieures sont peu sévères, par contre la surveillance autour du camp est excessivement stricte. Les sentinelles font feu, le cas échéant, sans sommation. Il y eut au camp avant mon arrivée plusieurs tentatives d'évasion ; elles échouèrent toutes. Le camp de concentration de Miranda doit être un des rares camps d'Europe d'où il ne se soit jamais échappé de prisonniers, les Espagnols sont au moins de bons garde-chiourmes.

Ces tentatives d'évasion avaient été basées sur des tunnels partant d'une baraque. Pour éviter de nouvelles tentatives, les Espagnols inspectent tous les samedis matin le sol à l'intérieur de chaque bâtiment. C'est l'occasion d'un spectacle unique. Les prisonniers doivent sortir devant la baraque tout ce qu'elle contient, et l'on peut assister alors à une foire aux puces gigantesques.

En dehors de cette surveillance, les Espagnols ont organisé un minimum de services assurés par des prisonniers. Nous avons une infirmerie d'une propreté relative, des cuisines affreusement sales, un bureau de poste, etc. et même une prison.

Théoriquement nous sommes nourris par le camp. De fait trois fois par jour nous allons toucher dans d'immenses plats des rations pour toute la baraque. Les repas de l'ordinaire, le « rancho », sont en quantité suffisante. Mais préparés pour plusieurs milliers de personnes à la fois, cette cuisine est peu appétissante. Nous la transformons.

*Camp de Miranda de Ebro. La soupe est prise debout.*



Nous recevons de nombreux colis de la Croix Rouge Américaine composés d'excellentes conserves. En utilisant ces différentes ressources nous arrivons à manger à peu près correctement, je veux dire une nourriture à peu près correcte. J'ai même plusieurs fois l'occasion de faire de la pâtisserie dans un four que j'ai fabriqué avec deux boîtes à biscuit.

Quant à manger correctement, c'est une autre histoire. Nous avons pour toute vaisselle une assiette et une cuillère en fer. En fait nous utilisons surtout de vieilles boîtes de conserve comme plat, assiette, gobelet, etc. Nos repas sont davantage du type « camping » que du type « maison bourgeoise ». Du moins nous mangeons à notre faim, c'est énorme.

Si nous pouvons améliorer la nourriture, il est par contre une question essentielle sur laquelle nous sommes à peu près impuissants : l'hygiène. Je n'ai jamais connu de lieu sur terre aussi sale que ce camp. La seule description de l'aménagement des baraques et du matériel dont nous disposions laisse à supposer la masse de saletés, de microbes et de bestioles de tout genre qui pouvait nous entourer.

Il faut ajouter à cela l'absence d'eau. Deux robinets d'un débit très faible alimentent le camp. Nous devons faire des queues de plusieurs heures pour avoir quelques litres d'eau avec lesquels nous devons assurer tous nos besoins.

Les services du camp comportent bien une installation de douches, mais elle ne fonctionne pas.

Les Espagnols se préoccupent peu de la propreté à l'intérieur des baraques. A l'extérieur, ils chargent quelques corvées du nettoyage du camp, mais il est très sommaire. En fait tous les débris sont jetés par les fenêtres entre les baraques.

Pour tout le camp, les latrines sont rassemblées dans une baraque. Je n'oserai les dépeindre, Toutefois il faut signaler qu'elles n'ont pas d'eau courante et ne sont nettoyées qu'une fois par jour par une corvée ; en fait elles demeurent parfois plusieurs jours sans être nettoyées lorsque la corvée fait la grève.

La lessive



### Les Hommes

Tel est le camp. Qu'y trouve-t-on ?

Environ 2500 prisonniers et une compagnie de fantassins espagnols comme gardiens. Les prisonniers sont tous des étrangers, et toutes les nationalités sont représentées. La masse la plus importante est composée de Français, qu'ils se soient déclarés Français, Canadiens ou Américains. Mais il y a aussi de nombreux Belges, des Polonais, des Autrichiens, des Russes, pour ne citer que les principaux. Il y a même un indien de peau rouge du Costa-Rica.

Tous ces hommes ont fui les nazis. Les uns depuis longtemps. Un Allemand, ancien ministre sous la République de Weimar, fuyait les nazis depuis 11 ans et en était à son douzième camp de concentration... il estime que celui de Miranda est un des plus viables.

Les persécutions nazies ayant visé tout particulièrement les juifs, une certaine proportion des prisonniers est israélite. Miranda est une ville bâtie sur les rives de l'Ebre, d'où son nom espagnol « Miranda de Ebro » ... le nom fut rapidement transformé en « Miranda des Hébreux ».

En dehors de ces groupes on peut trouver de nombreux originaux. Des soldats Allemands ou Italiens évadés, deux marins Anglais déserteurs, un noir de Jamaïque banni de son pays pour avoir tué sa femme, etc.

Un groupe très particulier mérite une mention spéciale. La brigade internationale. Ce qu'il reste de cette brigade fameuse lors de la guerre civile est toujours interné dans ce camp. Composée d'hommes venus de tous les horizons, elle continue à former un groupe assez homogène. Plusieurs de ces hommes ont une grosse culture. Tous conservent des convictions politiques profondes et, comme certains ont été formés dans les écoles de propagande du Komintern, ils ont une conversation assez instructive. Mais ce qu'il y a de plus remarquable chez eux, c'est leur moral inébranlable après plusieurs années de captivité.

De l'autre côté de la barrière il y a une compagnie de fantassins Espagnols commandée par un état-major d'officiers.

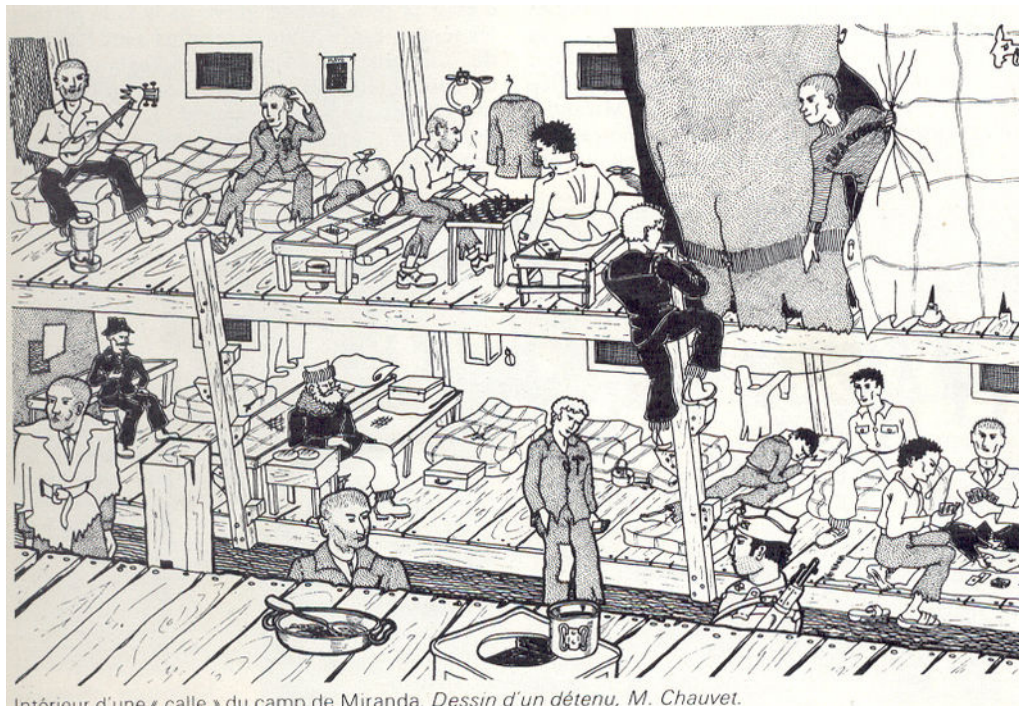
Nous pouvons avoir quelques contacts avec eux. Les officiers assurent leur service, mais se désintéressent du sort des prisonniers. Les sous-officiers sont de bonnes brutes. Quant à la troupe, elle est plutôt malheureuse et mal habillée, ces hommes ont une nourriture moins abondante que la nôtre et vivent misérablement. Ils ne semblent pas adorer leurs chefs, et sont manifestement hostiles à Franco. Cela ne les empêche pas cependant de monter une garde vigilante.

### La vie

Comme toujours lorsqu'il s'agit d'hommes, la question matérielle est peu importante à côté du point de vue moral. Et malheureusement le point de vue est lamentable. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs dans cette masse d'hommes importante qui vit repliée sur elle-même !

D'importantes sommes d'argent circulent dans le camp, chaque prisonnier recevant de l'Ambassade cinq peseta par jour. Il existe un véritable marché ; tout a une valeur. Les boîtes de conserve vides se vendent, le « mobilier » se vend, la « vaisselle » se vend ! Bien entendu les boîtes de conserve pleines se vendent aussi et, suivant les lois de l'offre et de la demande, leur cours varie toutes les semaines d'après les envois de la Croix Rouge. D'où une exploitation sans nom par des hommes peu scrupuleux, rusés et avides de gains. Les uns servent d'intermédiaires dans les achats et ventes, prélèvent de forts bénéfices. D'autres, par exemple, se livrent au trafic du cognac.

Intérieur des baraques dans le camp (dessin d'un prisonnier)



Intérieur d'une « calle » du camp de Miranda. Dessin d'un détenu, M. Chauvet.

L'alcool est en principe interdit dans le camp. En fait plusieurs gardiens, dont un officier, apportent du cognac et le cèdent aux intermédiaires en prélevant déjà une honnête commission. De temps à autre l'officier arrive avec une patrouille et fait une rafle dans les baraques pour ramasser les bouteilles qu'il peut trouver et ... les revend le lendemain ! D'autres prisonniers tiennent ouvertes des tables de jeux.

Les mœurs, l'argent, l'alcool, l'oisiveté, tout cela crée une atmosphère pénible ! Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette ambiance est tellement répandue qu'elle domine tout autre sentiment. Beaucoup de prisonniers se laissent vivre, suivent le mouvement, mais circonstance aggravante sans s'en rendre compte.

Pendant mon séjour dans le camp je me suis efforcé de me laver tous les jours et de lire régulièrement le journal. Pour un homme civilisé, cela peut paraître naïf ; à Miranda cela représentait une sérieuse réaction, contre l'ambiance générale.

Mais pour tous, le grand problème demeure celui de la libération. Et pas plus qu'à Pampelune qu'à Lecumberri, nous ne sommes fixés sur notre sort. On ne voit plus les Consuls ; quelques chefs de groupes sont seuls en relation avec eux. On vit d'espoir !...

Une différence toutefois avec les mois précédents : à partir du fin avril on voit partir toutes les semaines des prisonniers libérés. De nouveaux les remplacent, mais on peut espérer voir son tour de départ arriver.

### La Libération

Le mien arrive en effet un beau jour.

Notre situation est devenue la suivante. Nous avons passé la frontière sans visa et pour cela nous avons été arrêtés. C'était une auto-défense de l'Espagne. Mais que faire des prisonniers ? Les héberger en Espagne comme réfugiés politiques ? Le gouvernement espagnol ne veut pas le faire. Tous ces réfugiés ont fui l'Europe nazie, ils sont ennemis des régimes fascistes ; libres en Espagne ils seraient des propagandistes.

Expulser ces hommes ? C'est la solution désirée par le gouvernement espagnol. Mais où ?

Les expulser sur l'Afrique du Nord ou des pays alliés, impossible. L'Espagne est non belligérante et soutient l'Axe, elle ne peut agir de la sorte vis-à-vis du trop puissant Hitler. Les expulser sur la France occupée par les nazis ? Il y a opposition des ambassades Anglaises et Américaines. Or l'Espagne est affamée, elle a besoin du ravitaillement de l'Amérique du Sud, et pour que les navires arrivent à bon port il leur faut le soutien des Alliés.

Ne sachant comment résoudre le dilemme, le gouvernement espagnol nous avait gardé prisonniers.

Au mois de mai, les Alliés ont chassé l'Axe de l'Afrique du Nord, les Allemands reculent en Russie. Franco cède, et les prisonniers sont peu à peu libérés et envoyés sur l'Afrique du Nord, l'Angleterre, le Congo Belge, etc. C'est la Croix Rouge internationale, qui, faisant oeuvre humanitaire, se charge de ces milliers d'hommes qui ne peuvent trouver en Espagne un genre de vie digne de leur qualité d'homme.

Toujours est-il que, vers le 25 mai, mon nom figure sur une liste de libérés ... à la suite de l'heureuse influence de quelque menu bakchiche. Les fonctionnaires espagnols sont très compréhensifs. Je fais ensuite partie d'un groupe de libérés sortis directement par le Consul des Etats Unis le 7 juin.

Photo de groupe des prisonniers



### La Traversée de L'Espagne

Arrivés au camp, le 7 au matin avec une camionnette il sort une trentaine de libérés !

Nous faisons alors un voyage splendide, mais trop rapide ; en trois jours nous traversons l'Espagne, avec quelques heures d'arrêt à Madrid, à Seville, à Cadix.

Tout le long, nous sommes reçus dans les plus grands restaurants, dans les meilleurs hôtels.

Le 9 vers minuit, nous entrons à Gibraltar, nous y restons quatre jours, hôtes des Anglais, avant d'embarquer pour Casablanca.

Le 17 Juin je débarque à Casablanca, six mois après avoir quitté la France.



Jour de lessive au camp de Miranda